

La PNM aborde de manière critique les problèmes politiques et culturels, nationaux et internationaux. Elle se refuse à toute diabolisation et combat résolument toutes les manifestations d'antisémitisme et de racisme, ouvertes ou sournoises. La PNM se prononce pour une paix juste au Proche-Orient, basée sur le droit de l'État d'Israël à la sécurité et celui du peuple palestinien à un État.

ISSN: 0757-2395

PNM n° 357 - Juin 2018 - 36^e année

MENSUEL ÉDITÉ PAR L'U.J.R.E.

Union des Juifs pour la Résistance et l'Entraide

Le N° 6,00 €

L'École populaire d'art de Vitebsk

par BERNARD FREDERICK



Marc Chagall - Autoportrait au chevalet - 1918

Musées de Vitebsk et de Minsk et d'importantes collections américaines et européennes. Y sont présentées les créations des trois figures emblématiques – Marc Chagall, El Lissitzky et Kazimir Malévitch – qui enseignèrent là – ainsi que les travaux d'élèves et d'autres enseignants de l'École de Vitebsk, comme Vera Ermolaeva, Nicolai Suetin ou Ilia Tchachnik. ■■■ Suite en p.8

Manifeste des 300

CONTRE L'ANTISÉMITISME, AVEC DÉTERMINATION ET SANG-FROID

par DOMINIQUE VIDAL

Je partage avec les signataires du « Manifeste des 300 » une seule conviction : la lutte contre l'antisémitisme constitue un impératif majeur, dans une société encore rongée par toutes les formes de racisme. Il en va de l'avenir de la République. Mais je ne suis d'accord, ni avec leur analyse du phénomène, ni avec leur démarche pour le combattre.

Et pour cause : ils ignorent les indications que nous donne, depuis des années, la Commission nationale consultative des droits de l'homme (CNCDH), avec laquelle les institutions communautaires juives collaborent. Le « Rapport sur la lutte contre le racisme, l'antisémitisme et la xénophobie », qu'elle publie chaque année, met à notre disposition un état de l'opinion et une évaluation des violences. ■■■ Suite en p.5



Editorial

EN AVANT !

! פִּאָרוּיִס *

par BERNARD FREDERICK

On célèbre mai 1968 et l'on célèbre en même temps le 75^e anniversaire de la création par Jean Moulin du Conseil national de la Résistance. Coïncidence de l'histoire et de nos almanachs ? Bien sûr, mais pas seulement.

Quel lien peut-on trouver entre ces deux moments de notre histoire ? Deux mots suffisent : progrès social.

Le programme du CNR, dont l'un des principaux artisans était le résistant communiste Pierre Villon (Roger Salomon Ginsburger, de son vrai nom), ouvrit au pays et à son peuple des horizons nouveaux. Sa mise en œuvre, à la Libération, aboutit à des réformes audacieuses : nationalisation de l'énergie avec la création d'Électricité de France ; des assurances et des banques (Crédit Lyonnais, Société Générale) ; des usines Renault ; création de la Sécurité sociale et du système des retraites ; institution des comités d'entreprise ; statut de la fonction publique...

Une grande partie des acquis sociaux de la seconde partie du XX^e siècle trouvent leur source dans le programme du CNR et dans l'action des forces de progrès issues de la Résistance.

La longue grève de mai-juin 1968 donna entre autres résultats une augmentation du Smig de 35% et de 56% pour les salariés agricoles ; une augmentation générale des salaires de 10% en moyenne ; la reconnaissance légale de la section syndicale d'entreprise et de l'exercice du droit syndical dans l'entreprise. La condition féminine va connaître des évolutions majeures ; les Universités et l'enseignement général font un grand pas – insuffisant mais significatif – dans le sens de la démocratisation.

Ce socle social, bâti par la Résistance nationale et les luttes est insupportable au Capital qui n'a eu de cesse de le rogner et d'en détruire des pans entiers.

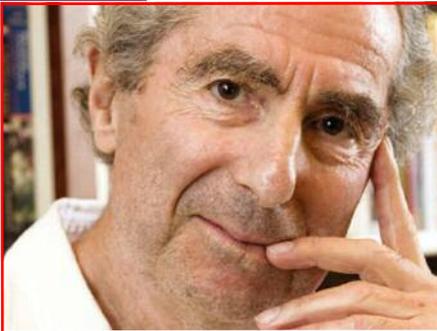
Depuis un an qu'il est au pouvoir, Emmanuel Macron tente d'aller plus loin encore. C'est en dynamiteur qu'il s'attaque aux acquis sociaux ; aux acquis du programme du CNR ; à ceux de « soixante-huit ». Rien n'échappe au Président des riches.

Seuls l'unité syndicale et un mouvement populaire d'ampleur comme en mai soixante-huit peuvent encore empêcher la ruine complète du modèle social progressiste que porta la Résistance. ■

* En avant : Foroyis : פִּאָרוּיִס



CARNET



L'annonce de la disparition de Philip Roth

nous a surpris en plein bouclage.

Nous reviendrons sur l'œuvre de cet écrivain majeur dès septembre. Nos lecteurs ont déjà lu les articles de Gérard-Georges Lemaire dont le plus récent, *Les débuts de Philip Roth*, est paru dans le n° 354 de mars 2018. ■ PNM



JOURNÉE NATIONALE DE LA RÉSISTANCE

Comme chaque année, Paris se souvient, Paris célèbre la JNR, Paris convoque la jeunesse dans la chaîne vivante du souvenir et il fait beau. Le programme de la journée a été élaboré par 90 associations, tant en France la Résistance fut riche par la diversité de ses composantes, ceux qui parlaient français et ceux qui le parlaient mal. Le maire du 6e arrondissement, Jean-Pierre Lecocq, ouvre la journée placée sous le haut parrainage du président de la République : exposition Jean Moulin, discours, dépôts de gerbes – où l'on passe devant une plaque avec les noms des « membres de la communauté juive [du 6ème] morts en déportation ». Venu nombreux, les enfants chantent nos chants de résistance : Marseillaise, Chant des partisans, Chant des Marais ; des lycéens présentent un spectacle vivant. Devant le 48 rue du Four, en présence de Mme Darrieusecq, secrétaire d'État auprès de la ministre des Armées, ce sera la commémoration officielle du 75e anniversaire de la réunion constitutive du CNR. Cette réunion mémorable où fut élaboré le Programme du CNR que tant de dirigeants, et pas seulement le MEDEF s'appliquent aujourd'hui à démanteler. ■

JUIVE, COMMUNISTE ET FIÈRE DE L'ÊTRE

Ce 27 mai, un hommage pluriel* a été rendu à notre Eva à la *Maison de la Culture Yiddish*. Dans l'une des vidéos qui furent projetées par son fils aîné Jean, Eva Golgevit se plaint de l'anticommunisme qui divise le mouvement progressiste juif : il est important qu'hommage lui ait été rendu dans l'union. Eva est l'une des figures emblématiques de l'UJRE. Les mots manqueront toujours pour dire quelle elle fut. Née dans une famille chantante, elle chanta toujours et partout. Sous l'Occupation, personne n'était, nous dit-on, ni tout à fait noir ni tout à fait blanc, comme si le gris excusait la lâcheté. Eva est de ceux qui furent résolument, et quand il le fallut, héroïquement rouge. Combattante, courageuse, optimiste, n° 52313, la déportée-résistante chantait rouge. Elle est de celles et ceux qui n'ont pas parlé, qui croyaient en la vie, en l'avenir, qui savaient faire sourdre l'espoir. Militante, elle prenait sa part de toutes les tâches, dans la lutte en temps de paix comme en temps de guerre, et toujours dans le culte du yiddish. La musique, elle en a hérité, s'en est nourrie, l'a transmise superbement. Rendre hommage à Eva, c'est chanter, c'est poursuivre le combat de l'UJRE pour la dignité, pour la fraternité humaine. ■

* Farband, Fondation pour la Mémoire de la Shoah, Maison de la Culture Yiddish, Union des Juifs pour la Résistance et l'Entraide.



PROJECTION PUBLIQUE* À ANDRÉSY LE MARDI 26 JUIN À 20H30 : Les enfants de Denouval

de Sylvia Aubertin, produit par Canal Marches. Saluons le remarquable travail de mémoire de la municipalité d'Andrézy autour de la Maison d'enfants d'Andrézy créée par l'UJRE en 1945 via sa *Commission Centrale de l'Enfance* (cf. PNM 343 : appel à soutenir le projet du film et PNM 354 : invitation à la première au Mémorial de la Shoah). Si vous avez manqué cette séance, courez à Andrézy ! ■

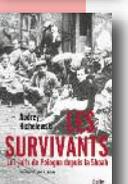
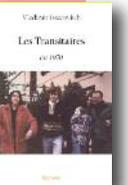
* Espace Julien Green, 4 Boulevard Noël Marc, 78570 Andrézy (01 34 01 11 62).

VIENT DE PARAÎTRE

Vladimir Issacovitch, Les transitaires en 1970 (Édilivre, 2018, 142 p., 13 €) : Notre ami témoigne dans ce roman des attitudes racistes d'acteurs des années 70 et de son admiration pour le roman *Transit* d'Anna Seghers.

Colombe Schneck, Les guerres de mon père (Stock, Paris, 2018, 306 p., 20,50 €)

Audrey Kichelewski, Les survivants – Les Juifs de Pologne depuis la Shoah (Belin, Paris, 2018, 380 p., 25,50 €)



LA PRESSE NOUVELLE

Magazine Progressiste Juif
fondé en 1934

Éditions :

1934-1993 : quotidienne en yiddish, *Naïe Presse*
(clandestine de 1940 à 1944)

1965-1982 : hebdomadaire en français, *PNH*
depuis 1982 : mensuelle en français, *PNM*
éditées par l'U.J.R.E

N° de commission paritaire 061 9 G 89897

Directeur de la publication
Jacques LEWKOWICZ

Rédacteur en chef
Bernard Frederick

Conseil de rédaction

Claudie Bassi-Lederman, Jacques Dimet,
Jeannette Galili-Lafon, Patrick Kamenka,
Nicole Mokobodzki, Roland Wlos

Administration - Abonnements
Secrétaire de rédaction
Tauba Alman

Rédaction - Administration
14, rue de Paradis
75010 PARIS

Tel : 01 47 70 62 1 6

Fax : 01 45 23 00 96

Courriel : lujre@orange.fr

Site : <http://ujre.monsite-orange.fr>
(bulletin d'abonnement téléchargeable)

Tarif d'abonnement

France et Union Européenne :

6 mois 30 euros

1 an 60 euros

Étranger (hors U.E.) 70 euros

IMPRIMERIE DE CHABROL
PARIS

BULLETIN D'ABONNEMENT

Je souhaite m'abonner à votre journal
"pas comme les autres"
magazine progressiste juif.
Je vous adresse ci-joint mes nom, adresse
postale, date de naissance, mël et téléphone

PARRAINAGE
(10 € pour 3 mois)

J'OFFRE UN ABONNEMENT À :

Nom et Prénom

Adresse

Téléphone

Courriel



1948. La *Commission Centrale de l'Enfance* auprès de l'UJRE prépare un envoi de solidarité. De gauche à droite : Elie Golfinger, Techka, Charles Steinman, ?, Moïsche Schmer, Michel ?, Flora Sztulzaft.

Notre amie Annette Schmer nous écrit qu'elle a « éprouvé une grande émotion en découvrant dans le numéro 356 en page 4 » la photo de son père **Moïsche (Maurice) Schmer**, membre de la société des « Galiciens ». Cette photo illustrait l'article de Dominique Vidal sur la longue gestation de l'État d'Israël et représentait une équipe de l'UJRE préparant en 1948 un envoi pour les enfants israéliens. Annette se souvient : « Il participait beaucoup aux envois de solidarité. Ma mère, mon frère, ma sœur et moi en étions très fiers ! Ma sœur est décédée. Mon frère, mon fils et moi nous serions reconnaissants de prévoir avant le tirage du prochain magazine un entrefilet faisant reconnaître mon père à certaines lectrices et certains lecteurs. Nous serions ainsi satisfaits du retrait du point d'interrogation. » Merci beaucoup Annette, voilà, c'est dit, c'est fait, en votre nom, en celui de votre frère André et de votre fils Y. ! Mais il nous reste encore deux points d'interrogation : qui saura nous donner leur vrai nom ? ■



Chers amis, vous le savez, vos cotisations à l'UJRE et abonnements à la *PNM* sont des ressources très importantes pour notre association car nous ne pouvons compter que sur nous-mêmes. Si vous n'avez pas encore réglé votre cotisation 2018 ou renouvelé à temps votre abonnement, il est encore temps de le

COURRIER DES LECTEURS

SOUTIEN À LA PNM

faire, mais oui ! Merci de faire bon accueil aux courriers d'appel à renouvellement que je vais prochainement vous adresser. Merci aussi de penser à faire connaître autour de vous notre *journal pas comme les autres*. Faites adhérer, abonner, et parrainez ... pour que l'UJRE et la *PNM* vivent et se renforcent ! ■ Tauba ALMAN

AGENDA DE LA MÉMOIRE

● **Samedi 2 juin 14:00** - Mont-Valérien, Suresnes (92) – **Spectacle Faire refleurir le meilleur** introduit par Robert Hossein qui lira un poème consacré au membre de sa famille fusillé au Mont-Valérien – **15:15 – Hommage solennel aux fusillés du Mont-Valérien et à toute la Résistance**, devant le Mémorial de la France Combattante puis dans la clairière et au Monument du Souvenir des Fusillés – **18:00 – Cérémonie à l'Arc de Triomphe.**

● **Dimanche 3 juin, 10:30** - Cérémonie du souvenir en hommage aux combattants juifs étrangers engagés volontaires morts pour la France au cours de la Seconde Guerre mondiale organisée au cimetière parisien de Bagneux (92) par la Commission « Engagés Volontaires Anciens Combattants Juifs » du Mémorial de la Shoah.

VIE DES ASSOCIATIONS

● **Samedi 9 juin 16:00** – Assemblée générale de MRJ-MOI (*Mémoire des résistants juifs de la M.O.I.*) à « l'Espace Mémoire du 14 », 14 rue de Paradis, Paris 10°.

● **Dimanche 10 juin de 10:00 à 18:00** – Comme chaque année, nous aurons le plaisir de vous accueillir à nos stands lors de la *Fête des associations juives organisée par Yiddish sans frontière* dont nous sommes membres. Cette journée lancera la 14e édition du *Festival des Cultures Juives* qui se tiendra du 10 au 25 juin 2018 sur le parvis de la Mairie du 4° à Paris. Soyons « Ensemble » ce dimanche 10 juin ! UJRE, PNM - MRJ-MOI - AACCE.

● **Samedi 23 juin à 14:00** – Réunion des adhérents de l'UJRE sur le thème du conflit israélo-palestinien à « l'Espace Mémoire du 14 », 14 rue de Paradis, Paris 10°.

14e FESTIVAL DES CULTURES JUIVES

Soyons *Ensemble* ! du 10 au 25 juin
Concerts, rencontres, conférences, théâtre,
projections, expo. ... Programmation en ligne
sur www.festivaldesculturesjuives.org



LA STRATÉGIE RUSSE SUR L'ÉCHIQUIER SYRIEN

par JEAN GERONIMO*

Après une transition post-communiste désastreuse la réduisant au rang de simple puissance régionale, la Russie a conduit au Moyen-Orient une stratégie de puissance, contre les menaces issues des radicalités politiques et religieuses manipulées par Washington. Selon la ligne Brzezinski, Washington s'efforce de créer une « ceinture verte » islamiste antirusse, autrefois antisoviétique (*muslim belt*), pour achever son encerclement et, par ce biais, bloquer sa réémergence comme grande puissance. En quelque sorte, l'arme islamiste contre la menace communiste, désormais personnifiée par la Russie et donc, condamnée à réagir.

Sous l'action de Vladimir Poutine, Moscou opère une *resoviétisation* de sa stratégie géopolitique, via le renforcement de sa puissance (*derjava*) – militaire, surtout nucléaire – et de ses alliances avec les puissances émergentes (Chine, Inde, Iran) pour contrer le leadership américain. Désormais, son implication dans la gouvernance mondiale cherche à réduire la conflictualité au Moyen-Orient, sur la base de la légalité onusienne promue par un puissant axe eurasiatique. En cela, la Syrie est une pièce clé de sa stratégie moyen-orientale comme catalyseur de son retour sur la scène internationale.

Une stratégie défensive via le pivot syrien

Tendanciellement, Moscou vise à défendre ses intérêts nationaux sur la scène extérieure, dans son étranger proche (ex-URSS) et lointain (Amérique latine, Asie, Moyen-Orient). La chute imminente du président Assad a justifié son offensive militaire en Syrie, le 30 septembre 2015, sous peine d'être exclue d'une région stratégique ouvrant sur les mers chaudes et, par ricochet, d'y créer une source d'instabilité géopolitique majeure. En outre, la Syrie est l'alliée historique de la Russie soviétique, soutien des puissances non-alignées face à l'impérialisme américain. Une Russie revancharde, sur le retour.

Damas est au cœur des stratégies d'alliance et énergétiques sur l'échiquier arabe. Au regard de la fonction géopolitique du tracé des tubes, la radicalisation de la révolution syrienne est donc un processus « logique ». En effet, elle coïncide avec le choix, en juin 2011, du projet gazier iranien (pro-russe) – au détriment du projet qatari (pro-américain) – par Bachar el-Assad devenu, dès lors, pour la coalition arabo-occidentale pro-sunnite, « l'ennemi à abattre ». C'est à partir de là que la déferlante djihadiste, soutenue par les puissances sunnites régionales, s'abat sur la Syrie et que le conflit perd sa nature révolutionnaire en s'internationalisant, dans le cadre d'une guerre de l'information sacralisant les « rebelles » et diabolisant le « dictateur ». Du côté des groupes anti-Assad, cette désinformation est centrée sur le facteur chimique (aisément manipulable), dans l'optique de donner une justification morale à une action militaire violant les lois internationales et potentiellement déstabilisatrice pour le régime, à partir du franchisse-



V. Poutine en visite sur la base de Hmeimim en Syrie

ment d'une « ligne rouge » jamais démontré. À ce jour, une seule certitude, pourtant occultée par les médias : les « rebelles » ont l'arme chimique. Et une seule question : pourquoi, à chaque fois qu'il est sur le point de remporter une victoire décisive sur les « rebelles », Assad utiliserait-il le gaz interdit ? Une envie suicidaire, sans doute.

Verrouillant la stabilité du Moyen-Orient, la Syrie est le point névralgique où s'affrontent axes sunnites et chiïtes, par puissances – et stratégies énergétiques – interposées. En tant qu'avant-poste russe, le pivot syrien équilibre la présence américaine.



5 mai 2016 : Le chef d'orchestre russe Valéri Guerguiev dirige un concert dans la cité antique de Palmyre, deux mois après sa libération

Stopper les vagues révolutionnaires radicales

Structurellement, Moscou vise à neutraliser la menace islamiste surfant sur les courants révolutionnaires antirusse soutenus par l'Occident et gangrenant les régions musulmanes de l'ex-URSS : Asie centrale, Volga et Caucase. Depuis le Printemps arabe en 2011, l'espace post-soviétique alimente les courants djihadistes trouvant au Moyen-Orient et en particulier en Syrie, un terreau révolutionnaire idéal – via le massacre des minorités religieuses. Poutine redoute la précarisation de la population russe musulmane (20 millions), ciblée par l'idéologie sociale de l'Islam radical qui, au final, agit comme une matrice de politisation du religieux. Pour lui, dans la mesure où il n'y a aucune alternative politique crédible – sauf radicale –, la chute d'Assad enfanterait un Hiver islamiste. La crise syrienne est une forme dérivée – sous vernis religieux – des révolutions néolibérales acti-

vées par Washington en périphérie post-soviétique, dans les années 2000, en vue du reflux (*roll-back*) de la puissance russe amorcé à la fin de l'URSS en 1991, succédant à son endiguement (*containment*). L'ingérence extérieure – via le soutien dollarisé d'ONG politisées, de médias moralisateurs, d'opposants majeurs et de groupes rebelles « modérés » – a été décisive dans la chute des régimes pro-russes en zones arabe et post-soviétique. Pour Poutine, le chaos syrien est le fruit d'une révolution importée par les dictatures sunnites du Golfe flirtant avec le radicalisme islamique et avides d'imposer leur idéologie totalitaire – sous bienveillance américaine. Avec, à terme, l'émergence d'un totalitarisme islamique.

En raison de cette activation extérieure du conflit, exprimée par une forte présence de forces spéciales et de mercenaires étrangers, ce dernier est devenu une guerre par procuration. Parler de guerre civile relève donc de l'ineptie intellectuelle.

Une puissance globale levier de la multipolarité

L'objectif russe en Syrie est son retour comme puissance globale capable de résoudre un conflit majeur sur la base du droit international, en s'op-

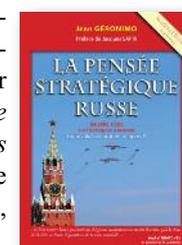
posant à l'hyperpuissance américaine et à son unilatéralisme exacerbé. Dans ce but, elle prône une gouvernance onusienne multipolaire et démocratique, intégrant les nouveaux rapports de force du monde post-guerre froide.

Moscou rejette les ingérences droit-de-l'hommes ayant pour résultat – à l'instar des chaos irakien (2003) et libyen (2011) – d'engendrer des conflits génocidaires, en détruisant les équilibres étatiques et régionaux. Elle dénonce l'instrumentalisation des révolutions politiques et religieuses pour justifier une intervention armée verrouillant les évolutions géopolitiques dans un sens

plus « démocratique » et, par ce biais, redécouper le Moyen-Orient. Comme levier du *soft power* ciblant désormais l'espace post-soviétique, ces révolutions sont définies dans la doctrine stratégique russe comme des menaces majeures.

Sur l'échiquier syrien, la Russie apparaît comme un facteur d'ordre réhabilitant les régulations étatiques et prônant une vaste coalition contre les menaces globales, terroristes et hybrides. Une *Realpolitik*, pour la paix au Moyen-Orient – et le peuple syrien. ■

* Jean Geronimo, docteur en économie, spécialiste de la pensée économique et géostratégique russe. Auteur de *La pensée stratégique russe, guerre tiède sur l'Échiquier eurasiatique – Les révolutions arabes, et après ?* préface de Jacques Sapir, Sigest, Alfortville, 2012, 176 p., 14,95 €.



SOCIAL

CHEMINOTS : LE SENS D'UNE LUTTE

par JACQUES LEWKOWICZ

Force est de le constater. Le mouvement social que nous évoquons le mois dernier dans ces mêmes colonnes persiste, ce qui révèle non seulement le courage de ceux qui y sont engagés mais aussi l'intransigeance de leurs adversaires : pouvoir et patronat. L'une des composantes de ce mouvement attire particulièrement l'attention, c'est la grève des cheminots.

Un premier aspect de ce conflit est celui de la dette de la SNCF qui provient de l'effort d'investissement imposé par l'État pour la construction des lignes à grande vitesse. Certes, le gouvernement a promis de reprendre, au moins en partie, cette dette. Mais les conditions sont inacceptables puisqu'elles mentionnent l'augmentation de la productivité des cheminots (lire : des suppressions d'emplois) et que cette reprise, soit ferait payer cette dette par les contribuables, soit supposerait des réductions de dépenses publiques, déjà insuffisantes pour la santé ou l'éducation. Au moment où la Banque centrale européenne déverse, tous les mois, sur les banques européennes un flux de financement de 80 milliards à taux zéro, on peut attendre d'elle qu'elle participe au financement des investissements du service public ferroviaire plutôt que d'alimenter la spéculation bancaire.

Ensuite, est en jeu la question du statut de l'entreprise. Depuis 1983, la SNCF est un établissement



public industriel et commercial, personne morale de droit public à gestion autonome. Le pouvoir veut, au contraire, la transformer en une société d'économie mixte de droit privé, dont l'État serait, dans un premier temps, propriétaire à 100 % alors que ce serait un jeu d'enfant, par la suite, de faire entrer des intérêts privés dans le capital pour, à terme, la privatiser complètement. Or, l'échec retentissant de l'expérience britannique montre tous les dangers de cette initiative.

Mais le point le plus dangereux est celui de la suppression du statut des cheminots. Celui-ci n'est pas un privilège. Il est la contrepartie des astreintes particulières auxquelles sont soumis ses titulaires. Le gouvernement prétend que l'endettement justifie cette suppression. Mais il n'y a aucun lien entre l'endettement et ce statut. En effet, on observe par exemple un nombre insuffisant de candidatures aux emplois de conducteur de train. Si l'on supprimait le statut, il faudrait, dans la convention collective qui le remplacerait, prévoir des conditions de salaire et de travail au moins égales à celles de l'actuel statut et même supérieures pour compenser l'insécurité de l'emploi ainsi créée, pour pouvoir recruter, ne serait-ce que pour remplacer les inévitables départs à la retraite. Ce n'est donc certainement pas pour des raisons purement économiques que le pouvoir cherche à imposer la sup-

pression du statut. En fait, l'objectif visé est celui d'un changement total de société par rapport à celle projetée par le programme du *Conseil national de la Résistance* et qui subsiste encore en grande partie aujourd'hui malgré toutes les tentatives de son détricotage.

Il s'agit de créer une société de suppression du salariat, non pas comme le rêvait Marx, par l'appropriation collective des grands moyens de production mais, parce que, à la façon dont sont considérés les chauffeurs de voitures *uberisés*, chaque travailleur serait, pour ses capacités de travail, sa propre entreprise indépendante vendant ces capacités au plus offrant, mais en se mettant en concurrence avec les autres entreprises des autres travailleurs. On supprimerait ainsi la différence entre salariés d'entreprise et entreprise, chaque salarié devenant entreprise de lui-même. On organiserait ainsi la concurrence de tous contre tous. On accepterait bien, dans un premier temps, l'existence d'un « sac à dos social » permettant à l'entreprise individuelle du travailleur de pérégriner d'une activité à l'autre. Mais on perçoit bien que dans une pareille organisation économique, faute de solidarité entre salariés en concurrence, il serait facile de vider progressivement ce sac à dos de son contenu.

En fait, c'est bien là l'objectif visé : créer une société purement individualiste où les travailleurs seraient dépourvus de toute solidarité. En faisant grève, les cheminots luttent contre ce cauchemar. ■

HISTOIRE

LES LIEUX OÙ, IL Y A QUATRE-VINGT-CINQ ANS, LES NAZIS BRÛLÈRENT DES MILLIERS ET DES MILLIERS DE LIVRES

par FRANÇOIS MATHIEU

Il y a quatre-vingt-cinq ans, le 10 mai 1933, à l'instigation du ministère du Reich à l'Éducation du peuple et à la Propagande que dirige Joseph Goebbels, avec la complicité de la Fédération nationale-socialiste des étudiants inféodée au régime hitlérien, 70 000 personnes participent sur la place de l'Opéra de Berlin, aujourd'hui place Bebel, à l'autodafé de 25 000 livres déclarés « non allemands ». Même scène dans une vingtaine d'autres villes universitaires. Puis dans plus de quatre-vingt-dix autres lieux, et ce jusqu'au début de l'été 1933. Les livres ainsi « mis à l'index » sont ceux de 131 auteurs catalogués par les nazis comme communistes, libéraux, pacifistes, anarchistes, mais aussi érotiques ou « immoraux ». Et d'auteurs juifs ou ayant traité des « thèmes juifs ». Sur la longue liste, on trouve les noms de Bertolt Brecht, Erich Kästner, Karl Marx, Erich Maria Remarque, ainsi que ceux de Sigmund Freud et d'Albert Einstein. Depuis 1995, sur cette place, la « bibliothèque invisible » souterraine de l'artiste israélien Micha Ullman rappelle l'événement, avec pour commentaire les mots de Heinrich Heine écrits en 1820 [1] : « Ce n'était qu'un prologue, là où l'on brûle des livres, on finit aussi par brûler des hommes. » Quatre-vingt-dix autres lieux d'autodafé de livres : l'histoire officielle et la mémoire collective alle-

mandes les avaient longtemps passés sous silence, des non-événements, jusqu'à ce que le photographe Jan Schenck, originaire de Hambourg et vivant aujourd'hui à Berlin, lance en 2014 sous le nom de « *Verbrannte Orte* » [lieux d'autodafé] une campagne de collecte d'information. Jan Schenck photographie le devenir de ces lieux, recherche des témoignages, des contextes. Et constitue ainsi un « atlas » [2] des autodafés nazis. Deux exemples. À Rostock, à l'endroit où des milliers de livres furent brûlés, se dresse aujourd'hui un parking à étages. À Hambourg, il a recensé au moins cinq « lieux », dont celui d'une piscine où, enfant, il allait nager. Jan Schenck commente ainsi son travail : « *J'estime tous les écrivains qui ont été victimes des autodafés du III^e Reich, même ceux parmi eux qui, avant, m'étaient étrangers. Car le feu les a rachetés, anoblis et me les a rendus plus proches.* » Jan Schenck et ceux qui soutiennent son action inscrivent celle-ci dans la lutte contre l'extrême droite qui, aujourd'hui, relève haut la tête. On les a vus récemment à la Foire du livre de Leipzig participer aux actions des « Éditions contre les droites » ; et Jan Schenck s'engager à Francfort-

sur-le-Main lors de la manifestation « *Lire contre l'oubli* » organisée par le syndicat de l'édition allemande, au cours de laquelle des auteur(e)s ont prêté leur voix à des auteur(e)s mis(es) à l'index par les nazis. ■



Berlin : 20 000 livres furent brûlés le 10 mai 1933

[1] Dans sa pièce *Almansor*, Heine met en scène l'archevêque de Tolède et futur Grand-Inquisiteur qui, en 1499, fit brûler cinq mille ouvrages islamiques de philosophie, d'histoire et de sciences de la nature, à l'exception des livres de médecine.

[2] <http://verbrannte-orte.de>

CONTRE L'ANTISÉMITISME, AVEC DÉTERMINATION ET SANG-FROID

par **DOMINIQUE VIDAL**

l'escence par les autorités théologiques, comme le furent les incohérences de la Bible et l'antisémitisme catholique aboli par Vatican II, afin qu'aucun croyant ne puisse s'appuyer sur un texte sacré pour commettre un crime ». J'avoue avoir du mal à imaginer que les signataires ignorent un fait simple : si l'Église catholique a pu, non réécrire la Bible, mais renoncer dans son discours à la dénonciation des Juifs comme un « peuple décide », responsable de siècles de massacres en Europe, c'est qu'elle s'organise autour d'une structure hiérarchique : clergé, pape, concile. Tel n'est pas le cas de l'islam, où personne ne peut modifier des versets du Coran. Il en va d'ailleurs de même du judaïsme, où nul n'est en droit de censurer les nombreux appels au génocide que contient l'Ancien Testament – et que pourtant des dirigeants, religieux et politiques, invoquent pour justifier le sort fait aux Palestiniens. Si les Livres saints étaient amendables, ça se saurait...

5) Voilà, pour conclure, le grand absent du « Manifeste des 300 » : le **conflit israélo-palestinien**. Qui osera le nier ? Les massacres de ces dernières semaines à Gaza, justifiés par une partie des signataires, provoquent sans doute plus d'antisémitisme que les versets dénoncés du Coran. De quand date la dernière explosion de violences contre les Juifs dans notre pays, sinon de la Seconde Intifada et de sa répression ? Et la droite et l'extrême droite israéliennes nous annoncent bien pire, avec l'annexion préparée de la Cisjordanie, l'enterrement de la solution des deux États et la perspective d'un État unique où les Palestiniens n'auraient pas le droit de vote... La paix au Proche-Orient ne fera pas disparaître miraculeusement l'antisémitisme, mais elle y contribuera décisivement : raison de plus pour s'engager sur ce chemin.

6) Un dernier mot : hiérarchiser les racismes, c'est tomber dans le racisme. Et hiérarchiser le combat contre le racisme, c'est le saboter. Cette lutte indispensable, nous la remporterons ensemble ou jamais. Avec détermination et sang froid. ■

ERRATUM
La *PNM* de mai a célébré avec cinq ans d'avance le 75e anniversaire de la fondation de l'État d'Israël. Rien d'étonnant ! Les Polonais dans une telle occasion disent "sto lat" ! – cent ans. En yiddish, on dit איין הונדערט און צוואנציק יארן - 120 ans ! Question de générosité ! Nos excuses tout de même. ■ *PNM*

(Suite de la page 1)

Quelles leçons s'en dégagent ?

1) **L'idéologie antisémite n'a cessé de reculer parmi nos concitoyens depuis 1945, au point d'y devenir marginale** : 89 % d'entre eux considèrent les Juifs comme « des Français comme les autres », soit une proportion supérieure de 8 points à celle observée pour les musulmans et de 30 points pour les Roms ;

2) **En revanche, les préjugés antisémites, en diminution, restent influents**, 35 % des Français pensant encore que « les Juifs ont un rapport particulier à l'argent », 40 % que, « pour les Juifs français, Israël compte plus que la France » ou 22 % que « les Juifs ont trop de pouvoir » ;

3) **Les violences anti-juives, après un pic au début du siècle, ont connu depuis une décrue, confirmée en 2017**. Les violences anti-musulmans, elles, ont culminé en 2015, alimentées par les attentats, mais reflué ensuite. Rapportés au nombre de personnes concernées, les chiffres montrent que les Juifs constituent la principale cible d'actes moins nombreux mais plus violents ;

4) **Pour la première fois depuis la guerre, des Juifs ont été assassinés en tant que tels – indépendamment du terrorisme**. Si certains de ces meurtres sont indiscutablement antisémites, comme ceux qui furent perpétrés par Mohamed Merah ou Amedy Coulibaly, d'autres imbriquent haine des Juifs, motivations crapuleuses, voire signes de maladie mentale ;

5) Cet antisémitisme – idéologie, préjugés, violences – provient de groupes divers. S'il reste caractéristique de l'extrême droite, y compris du Front national dont la « dédialisation » n'a pas éradiqué le vieux racisme anti-juif, il s'est aussi développé parmi certains enfants de l'immigration. Mais une sociologue incontestée comme Nonna Mayer écarte le concept de « nouvel antisémitisme » inspiré par Pierre-André Taguieff, qui, écrit-elle, « voit un antisémitisme masqué derrière la critique d'Israël et du sionisme, au nom de l'antiracisme et des droits de l'homme, et porté tant par l'islamisme radical que par les idéologies tiers-mondistes d'extrême gauche ».

Ces analyses tranchent avec l'alarmisme du « Manifeste des 300 ».

Comment peut-on parler, à propos des Juifs français, de « terreur » ou d'« épuration ethnique » ?

Mais surtout les pistes que suggèrent les signataires sont de fausses pistes :



1) **Faire du seul islam radical la cause de la violence antijuive, c'est ignorer une partie importante du phénomène**. D'abord parce que l'antisémitisme de l'extrême droite reste vivace. Ensuite parce que, même parmi les jeunes de banlieue, la violence – comme le djihadisme – n'a pas qu'une dimension idéologico-religieuse : elle s'enracine dans la désespérance sociale, fruit des discriminations économiques, sociales et ethniques. La vigilance et la répression nécessaires doivent donc aller de pair avec de formidables efforts d'intégration. Pour que la République se réconcilie avec sa jeunesse, y compris immigrée ;

2) **Dénoncer « l'antisémitisme d'une partie de la gauche radicale qui a trouvé dans l'antisionisme l'alibi pour transformer les bourreaux des Juifs en victimes de la société » (sic), c'est infâme**.

Mais d'où sort ce fantasme d'une extrême gauche antisémite en France aujourd'hui ?

De qui parle-t-on ? Des communistes ? Des insoumis ? Des écologistes ? Des trotskistes ? Des chrétiens de gauche ? Aucun de ces groupes n'a jamais flirté avec la haine des Juifs ! Au contraire, c'est là que les Juifs ont trouvé, à l'heure du plus grand péril, leurs défenseurs les plus héroïques. Rappelons qu'en France, contrairement à la plupart des autres pays, la solidarité populaire a permis à quatre cinquièmes des Juifs d'échapper à la déportation.

3) Cette affirmation relève aussi de l'a-

nalphabétisme historique. **L'anti-sémitisme est un délit, poursuivi à juste titre, comme toutes les formes de racisme, par les lois de la République**. **L'antisionisme, lui, est une opinion**, selon laquelle Theodor Herzl a eu tort de considérer les Juifs comme inassimilables et de prôner leur rassemblement dans un seul État. L'immense majorité

des Juifs, jusqu'en 1939, s'est opposée au projet sioniste : la communauté juive de Palestine ne représente alors que 2,5 % des Juifs du monde. Après le génocide nazi, des centaines de milliers de survivants, qui n'avaient pas où aller, ont gagné Israël.

Il en ira de même pour les Juifs des pays arabes, puis pour les Juifs soviétiques, venus par nécessité plus que par choix sioniste. Et, malgré ces immigrations, la majorité des Juifs vit aujourd'hui ailleurs qu'en Israël, et la majorité d'entre eux conclut même des mariages « mixtes ». En quoi ces rappels historiques relèveraient-ils de l'antisémitisme ?

4) Avec la conclusion du « Manifeste des 300 », on sombre dans l'absurdité. Les signataires demandent que « les versets du Coran appelant au meurtre et au châtiement des juifs, des chrétiens et des incroyants soient frappés d'obso-



Tract du PCF de mai 1941, tiré à 75 000 exemplaires, dénonçant l'internement de 5 000 juifs dans les camps de Pithiviers et de Beaune-la-Rolande.

Karl Kraus (1874-1936) a été connu de ses contemporains viennois pour la revue *Die Fackel* (*Le Flambeau*) qu'il a dirigée et en grande partie rédigée de sa main de 1899 à 1914, puis de la fin de la guerre jusqu'à quasiment sa mort, avec au début trois numéros par mois. Il a contribué à faire connaître de grands auteurs étrangers, comme Strindberg ou Oscar Wilde. Son succès a été énorme car ce périodique s'est vendu entre 9 000 et 38 000 exemplaires. À titre de comparaison, le grand quotidien autrichien la *Neue Freie Presse* se vendait alors à 55 000 exemplaires. Kraus fascinait toute l'*intelligentsia* et le monde artistique de Vienne, de Robert Musil à Arnold Schönberg, d'Hermann Broch à Alban Berg, en passant par Elias Canetti, qui alla au *Café Museum* pendant des années pour voir son directeur qu'il admirait de manière inconditionnelle sans jamais oser l'aborder : il en parle longuement dans ses mémoires, *Le Flambeau dans l'oreille*.



Karl Kraus

Pourtant, Kraus trempait sa plume dans l'acide. Ainsi s'en prit-il au groupe de la *Jung Wien*. Antibourgeois, anticonformiste en général, profondément hostile à la psychanalyse, antisioniste, antidreyfusard, il fut un juif antisémite ! Ses écrits sur l'Affaire ont été traduits dans *L'Action française* et repris dans plusieurs quotidiens de l'Hexagone. Sa thèse ? la presse juive en Autriche se faisait l'écho d'une propagande antifrançaise, donc favorable à la monarchie des Habsbourg ! Arthur Schnitzler en a été profondément agacé. Dans une longue lettre à un ami, il écrit : « *Bred, l'attitude du petit Kraus vis à vis des antisémites est ... typiquement juive.* »

Quand Hitler a accédé au pouvoir en 1933, Kraus dont on guettait la réaction a déclaré n'avoir aucun commentaire à faire sur la question. Sans doute aimait-il la provocation à outrance. Sans doute était-il pétri de contradictions. Reste qu'il fut un observateur hors pair et un grand talent : ses aphorismes, *la Troisième nuit des Walpurgis* et sa pièce, *Les Derniers jours de l'humanité*, suffirent à le faire entrer dans le Panthéon des plus grands littérateurs de Vienne.

Fasciné par ce personnage sulfureux, Walter Benjamin lui a consacré en mars 1931 un très long article dans la *Frankfurter Zeitung*. Ni biographie, ni essai, ni même satire, c'est une sorte de portrait moral et intellectuel de cette figure très difficile à cerner. Walter Benjamin et Karl Kraus n'ont rien en commun sinon d'être juifs, de langue allemande, et d'avoir peu publié de leur vivant. L'un et l'autre avaient une conception originale de l'histoire, mais sans rapport l'une avec l'autre. Dans la troisième partie de son long et subtil article, Benjamin examine le rôle de la satire dans son aventure intellectuelle. Kraus a dit que c'était un détour vers la poésie. Benjamin le perçoit comme le Timon d'Athènes de Shakespeare, un terrible misanthrope, dans cette comédie à la fin tragique. Il examine enfin son idée de l'humanisme réel, qui a pour but de réconcilier l'homme véritable et le citoyen abstrait. Il débusque ses plus grandes tensions intérieures et ses erreurs qui lui ont fait dire : « *C'est en guide que tous mes errements ferment la marche.* » Benjamin diagnostique chez ce redresseur de torts le culte de la destruction qui opère, selon lui, dans la justice. On comprend alors de quelle façon il avait voulu porter l'estocade à cet homme enragé, haineux, tou-

jours surpris par les événements dont il entretient son public sans retenue, usant de la presse comme d'un instrument diabolique pour annoncer la Fin. C'est quelqu'un qui croit pouvoir opposer aux *scoops* des journaux, les *Nouvelles* éternellement inédites, conclut Benjamin. Il le dépeint aussi comme une sorte d'histriion vaniteux, narcissique, démoniaque, prenant prétexte de tout dans l'espoir « *de s'élançer, tout à la fois taquin, tourmenteur et menaçant.* » Le plus intéressant ici est que Benjamin le voit comme un accusateur non du droit mais de sa substance : « *Kraus incrimine le droit pour haute trahison vis-à-vis de la justice. Plus exactement il accuse le concept de haute trahison vis-à-vis du mot auquel il doit son existence ; homicide volontaire de l'imagination, qui meurt déjà dès qu'une seule lettre vient à manquer [...] Au-dessus de la jurisprudence, se tient en effet l'orthographe et malheur à la première si la seconde doit souffrir.* »

Ainsi Walter Benjamin a tenté de décrypter les ressorts secrets qui animent l'esprit bouillonnant de Karl Kraus, avec plus au moins la même cruauté et la même perversité que lui. Il lui reproche d'avoir cru être sur le seuil d'une époque nouvelle, alors qu'il se dressait sur le seuil du Jugement dernier. Un réquisitoire qui, sous des airs chafouins, est d'une férocité digne de son « objet » ! ■

Walter Benjamin,
Karl Kraus, trad. Marion Maurin &
Antonin Wiser,
Éd. Allia, Paris, 96 p., 7 €



À LIRE

À la fin du roman*, Archie Ferguson, apprend qu'il doit son nom à une erreur, histoire devenue classique, celle de son grand-père, Isaac Reznikoff, alors âgé de 19 ans, qui après un long voyage, débarque à Ellis Island dans le port de New-York. Il a « oublié » le nom plus prononçable suggéré par un compatriote et s'exclame en yiddish « *Ikh hob fargessen* » (j'ai oublié) que l'agent de l'immigration traduit par Ichabod Ferguson !

Ainsi commence la saga des Ferguson, les amours, les mariages, la mort, les naissances. Dont celle d'Archie né ... en 1947 à Newark, comme l'auteur*.

Est-ce que ce changement de nom va changer sa vie, faire qu'il soit le même et un autre : quatre variations biographiques pour un seul Archie Ferguson. Archie âgé de six ans, grimpe par défi sur un arbre aux branches trop espacées, tombe, se casse la jambe et fait une découverte philosophique : et s'il s'était cassé les deux jambes, ou les deux bras, s'il s'était tué, si d'autres parents, si une autre maison, et si et si... ? « *Oui, tout était possible et si les choses arrivaient d'une certaine façon, cela ne voulait pas dire qu'elles ne pouvaient pas se produire autrement. Tout pouvait être autrement.* » Le caractère étonnamment aléatoire de toute vie. Le même que les circonstances, les rencontres, le moment historique façonnent différemment comme dans toute vie réelle. Le lecteur s'y perd, se reprend mais s'y retrouve... ou pas... C'est qu'en plus, le dispositif narratif est parfaitement original, les vies, les parcours, les époques s'entremêlent, les noms, les rôles et cela, dans une écriture précise jusqu'à l'obsession du détail, une boulimie de mots. Un vrai bonheur pour le lecteur !

Le premier « roman » est l'œuvre qu'Archie, adoles-

cent, écrit après la mort de son meilleur ami, « Frères-en-lacets », histoire d'une paire de chaussures. Cinquante-quatre pages qu'Archie donne à lire à sa professeure « *de la vieille école poussièreuse.* » Cette histoire est aussi, surtout, celle de l'amitié comme celle qu'il a vécue avec son ami mort. Voilà ce qu'est la littérature, avec ses visions métaphoriques, son jeu entre fiction et réalité (ou le contraire).

Commence sa vie d'écrivain, de journaliste, de poète... De la même façon, si Rose, sa mère, exécute des portraits sur commande, c'est quand elle photographie dans New-York des visages anonymes qu'elle fait surgir l'invisible. Le monde qui entoure l'artiste est « façonné » par celui qu'il porte en lui.

« 4321 » est un roman d'apprentissage et Ferguson est porté dans ce parcours par des femmes ; la première est la mère, personnage lumineux. Elle lui explique comment, obligée de rester allongée le temps de sa grossesse, seule dans l'appartement, il ne lui restait que la lecture des livres recommandés par Mildred, l'intellectuelle de la famille. « *Avec des romans appuyés contre son ventre de plus en plus gros, la bosse sous sa peau n'étant autre que lui-même.* » Belle image de cette transmission imaginaire. Mildred, d'ailleurs, sera l'initiatrice culturelle, elle qui lui envoie de grandes listes de classiques du monde entier, qu'il dévore comme il dévore la vie, l'amour, le sexe. Les premiers émois du jeune Archie deviendront une sexualité joliment dévoreuse que le narrateur évoque avec humour et tendresse. Arrive enfin le grand amour de la vie de chaque Ferguson, Amy Schneiderman, 16 ans, différente, intrépide, « *qui allait devenir un jour correspondante de guerre ou révolutionnaire ou médecin des pauvres.* » Le jour de l'assassinat de Kennedy, Archie, déséparé,

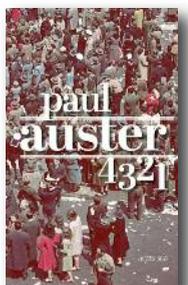
va chez Amy qui l'attend sans le savoir. Ensemble, ils suivent, enlacés, les images de l'indicible.

Et le chapitre se termine dans sa nudité expressive « *ils firent l'amour pour la première fois.* ». Si elle n'est pas vraiment l'initiatrice, elle est, politiquement, en avance sur Archie. Tous deux sont maintenant dans les luttes des années 50-60, c'est l'histoire de l'Amérique dont Paul Auster nous rappelle la violence, le racisme mais aussi la force combative des étudiants.

Amy et Ferguson participent pour la première fois à une manifestation contre la guerre du Vietnam. Il y en aura d'autres et pendant que la jeune fille se lance dans la mêlée, Ferguson devenu reporter parcourt les rues pleines de « pro » et de « contre », l'Amérique est en folie. Il y a l'inévitable tuerie de Newark, peuplé surtout de Noirs opposés à une police blanche brutale et surarmée : guerre urbaine, incendies, vingt-six morts, sept cents blessés, mille cinq cents arrestations... Flics déguisés en étudiants, étudiants tabassés... L'éditorial du journal de Ferguson le lendemain « *ne comportait aucun mot, seul un encadré avec 2 colonnes blanches bordées de noir.* »

Histoire individuelle, histoire collective. Séparations, Amy se consacrera à la cause « plus réaliste » du droit des femmes. Il est temps que Ferguson « *seul avec lui-même* » écrive. Son grand-père avait quitté son pays pour le paradis américain, Ferguson quitte l'Amérique pour venir à Paris, la ville aimée de Paul Auster, et écrire... écrire (voir la page 1013). ■

* Paul Auster, *4 3 2 1*, trad. par Gérard Meudal, Actes Sud, Paris, 1024 p., 28 €



LE ROMAN DE L'AMÉRIQUE

par JEANNE LAFON GALILI



CLAIRE ZALAMANSKY CHANTE RENÉE LEBAS

vu par **BÉATRICE COURRAUD**

Moment magique, le 5 mai, dans la petite salle du Théâtre d'Ivry-sur-Seine Antoine Vitez* lors de la Première du spectacle *Tire l'aiguille, ma fille** : Claire Zalamansky et Alexis Kune sont sur scène pour nous faire vivre/revivre la vie, la carrière, les chansons de **Renée Lebas**. Claire déroule avec délicatesse, tendresse, les fils d'une histoire à la fois tragique et merveilleuse.

Renée Leyba, juive d'origine roumaine, commence sa carrière dans les années 1930 et atteint la gloire dans les années 40. Ses compagnons de route furent Nathan Korb (Francis Lemarque), Michel Emer, Paul Misraki, Norbert Glanzberg, Emil Stern... Elle a chanté Charles Aznavour, Jacques Brel, Francis Carco, Francis Lemarque, Boris Vian. Elle se construit un répertoire composé de chansons pleines de la gouaille d'un Paris populaire où l'on dansait la java – chansons d'amour comme *D'autre côté d'la rue* écrite par Michel Emer – à travers lesquelles perçaient les accents, les tonalités, les rythmes de la musique juive d'Europe de l'Est.

L'artiste n'oublia jamais son engagement communiste ni ses origines. Un père et une sœur déportés et assassinés par les Nazis. De son passé elle gardera les sons de la langue yiddish et du *shtetl*, le goût, la saveur de la musique *klezmer*. La reprise : *laï laï laï laï / laï laï laï* dans « *Tire l'aiguille, ma fille* » est savoureuse. Le spectacle commence avec la célèbre chanson *Bay mir bistu sheyn*** et finit en apothéose avec *Le temps du muguet*.

Claire Zalamansky, nous conduit et nous emporte dans les méandres de ce voyage à travers une époque, une vie, un destin. Elle aussi se souvient et raconte. Un passé lourd à porter. Le silence de plomb dans la famille, puis des souvenirs qui reviennent... de très loin. Son père arrive enfin à dire, à transmettre :

« *Le jour où les sbires de Vichy sont venus arrêter mon père, dans ce bourg de la Drôme où il croyait trouver le refuge de la zone libre, je n'avais pas quatre ans. À cet âge, on n'est pas tout à fait sorti de sa coquille, on ne comprend pas grand-chose au vaste monde. La mémoire est une cire vierge, le tiroir ne s'est pas encore ouvert, où ranger le linge des souvenirs. Pourtant, j'ai gardé l'image précise de cette journée, gravée à l'eau-forte. Mon père revenait de quelque marché des environs. Il m'avait rapporté un jeu de cubes en bois et, pour ma sœur, une dinette, des petits plats de terre cuite. Ils étaient trois, qui l'attendaient. Le chef tenait fermement son rôle, le deuxième devait être l'idiot du village qu'on avait affublé d'un képi, le troisième, au milieu des larmes de ma mère, de ma sœur et de mon père, ricanait nerveusement – il aurait préféré être ailleurs, de toute évidence, il se rendait compte de l'ignominie de sa besogne. Moi, je ne comprenais rien à ce qui se tramait là, sous mes yeux, j'étais à des années-lumière... – enfant, on veut rester dans le lait et la lumière – je refusais confusément la chape de ténèbres qui s'abattait sur la maison, je repoussais le linceul*

d'ombre. Sur la table, mes dés de bois avaient jeté leur sort. »
[Henri Zalamansky]

Les voix de Renée et de Claire se mêlent, s'entremêlent jusqu'à se confondre. C'est leur histoire, à la fois différente et semblable. Deux générations se croisent et se rejoignent, d'hier à aujourd'hui, dans une mémoire commune d'exils, de séparation, de douleur, mais aussi tissée d'heureuses rencontres, d'amours en partage à travers la musique et le chant. **Alexis Kune** accompagne Claire Zalamansky au piano et à l'accordéon. Ils forment un duo complice, harmonieux. Leurs talents se conjuguent sur scène et se déploient pour notre plus grand bonheur. ■

* *Bay mir bistu sheyn* (Pour moi tu es belle), paroles de Jacob Jacobs, musique de Sholem Secunda, chanson de la comédie musicale *Men ken lebn nor men lost nicht* (1932) [<https://youtu.be/T14Cza7Gzhs>]

NDLR *Tire l'aiguille, ma fille* – Claire Zalamansky chante **Renée Lebas** – s'est joué du 4 au 19 mai 2018 au Théâtre d'Ivry-sur-Seine (mise en scène d'Elsa Granat, création musicale, arrangements d'Alexis Kune à l'accordéon et au piano). Nous informerons nos lectrices et lecteurs d'une prochaine reprise du spectacle.



Claire Zalamansky et Alexis Kune

Cinéma LA CHRONIQUE DE LAURA LAUFER



Bricolage : Chris Marker utilisait ce mot pour définir son travail et c'est une infime partie de son immense collection que nous voyons là, de son travail d'édition-rédaction pour la revue *Petite Planète* à la création de son fabuleux musée virtuel, *L'ouvroir*, à visiter sur la toile [2].

L'œuvre de Marker suscite l'émerveillement et stimule notre pensée sur le monde, miroir de ses beautés et de sa

LES SEPT VIES DE CHRIS MARKER [1]

violence dont il a collectionné les traces et les signes : objets d'Afrique, continent dont il dénonçait la colonisation en réalisant avec Alain Resnais *Les statues meurent aussi*, film qui sera interdit de 1953 à 1964, *Bestiaire* ou décennie de Mai 68. De cette dernière, Marker saisit l'élan révolutionnaire avec ses *Mains fragiles* du Vietnam à la mort du Che, et bientôt ses *Mains coupées* avec l'après-68 et l'anéantissement des espoirs : « *Du printemps de Prague au Programme commun* » ; « *Du Chili à... quoi, au fait* » ? Marker montre l'opposition entre mythe et réalité interrogeant les représentations et l'Histoire : Cuba, luttes ouvrières à Besançon, luttes à Washington où une génération se dresse contre la guerre du Vietnam, pour les droits des Noirs et des femmes.

« *La révolution n'est pas un dîner de gala* » disait Mao et Marker filme les résistances au système, lesquelles seront bientôt suivies de défaites.

Le cinéaste a joué un rôle capital dans l'évolution de l'écriture cinématographique et a su faire naître chez le spec-

tateur un regard conscient, une réflexion active sur les images de toutes sortes (bandes dessinées, photographies, dessins, affiches, cinéma, images numériques...). L'œuvre aide à connaître le monde, comprendre l'histoire, refuser la soumission aux formes dominantes de représentations et aimer la beauté.

Marker s'est intéressé aux utopies, celles du passé, du présent et du futur, aux sociétés, aux pays, aux civilisations, ce, en chercheur, romancier, essayiste, critique, éditeur, cinéaste, photographe, vidéaste, dessinateur, artiste multimedia, musicien même.

Marker fut un Homme Monde en de multiples vies. ■

[1] Pour le 50e anniversaire de Mai 68, **exposition** *Les 7 vies d'un cinéaste à PARIS à la Cinémathèque française* du 03/05 au 29/07 avec **rétrospective** de ses films (www.cine-mattheque.fr/cycle/chris-marker-les-7-vies-d-un-cineaste-441) puis à **BRUXELLES au Bozar** du 19/09 au 06/01/19 (www.bozar.be/fr/activities/133657-chris-marker) – **catalogue** co-édité par Actes Sud, La Cinéma-thèque française et Bozar.

[2] <https://gorgomancy.net/images/ouvroir/ouvroirSecondLife.html>

UN THÉÂTRE DOCUMENTAIRE DE GRANDE QUALITÉ SUR LA PALESTINE

« *Comment en est-on arrivé là ? En explorant les culs-de-sac, on découvre les racines d'enjeux imaginaires qui renvoient inévitablement à celui des sociétés européennes. Histoire de rappeler à chacun que tous les colonialismes génèrent des dégâts durables* » [1] Dans son spectacle **Décri-ravage** [2], Adeline Rosenstein, juive, née en Allemagne, ayant vécu en Israël, tente avec beaucoup d'acuité et de subtilité de défaire les nœuds de la question palestinienne. Loin de tout pathos, plaidoyer, identification ou symbolisme, elle et ses quatre comédiens se livrent sur scène à une convocation de l'intelligence, de la culture, du sens critique, de la recherche historique. Elle relie des événements plus récents à des événements du passé. Un travail exemplaire et une documentation historique impressionnante nourrie de témoignages, de récits, de pièces du répertoire arabe, notamment celles du Syrien Saadallah Wannous.

Décri-ravage se présente comme une pseudo-conférence mais est en réalité très corporelle, gestuelle dans ses commentaires. D'ailleurs, il y a des simili-tableaux blancs

verticaux sur lesquels les acteurs lancent des boules adhésives en guise de récapitulation et de commentaire. Sur le ton de l'investigation, de la racontée facétieuse, de l'humour, l'exploration historique et politique va des expéditions de Napoléon Bonaparte avec la description de la campagne d'Égypte de 1798, les conquêtes de 1830 et la cartographie de l'Empire ottoman, à décembre 2014 avec la Commission Vérité de l'ONG israélienne pro-palestinienne *Zochrot* [3] en passant par les deux guerres mondiales et par la *Nakba* de 1948 qui a produit, entre autres, les camps de réfugiés de Gaza.

On note cette volonté de toujours explorer les relations complexes qui lient Moyen-Orient et Occident. Ce spectacle politique s'appuie sur de vraies recherches historiques et sur des questionnements, tout en faisant état de la représentation de cette région et de ses enjeux. Il remet du sens dans l'histoire autour de la Méditerranée.

Dans sa forme, la représentation théâtrale en six épisodes constitue une véritable invention formelle. Une performance et une compagnie qu'il nous faudra retenir. ■

Théâtre LA CHRONIQUE DE SIMONE ENDEWELT



[1] Propos sur la pièce dans le dossier de la Compagnie.

[2] **Décri-ravage** vu au Théâtre de la Cité internationale. En tournée les 2-3 juin, Festival *Théâtre en mai* à Dijon.

À signaler : Atrabile publie une version BD du spectacle en 6 albums signés d'Adeline Rosenstein et d'Alex Baladi. Tome 1 : *Décrire l'Égypte, ravager la Palestine*, 2016, 72 p., 15 € ; Tome 2 : *Décrire l'Empire ottoman*, 2017, 96 p., 17 €. Tome 3 à paraître en août.

[3] NDLR cf. in *PNM* n° 323 p.10, *Les rencontres de l'UJRE* du 06/01/2015.

L'École populaire d'art de Vitebsk

par **BERNARD FREDERICK**

(Suite de la page 1)

Au nord-est de la Biélorussie, sur la route de Moscou et de Saint-Petersbourg, **Vitebsk** symbolise tous les *shtetlekh* de Russie. Marc Chagall y naquit en 1887 au 29 de la rue Pokrovskaja (aujourd'hui musée Chagall) et y vécut jusqu'en 1907, puis de nouveau de 1917 à 1919.

Vitebsk était alors une ville à forte population juive. En 1923, on y recensait 39 714 Juifs (43,7% de la population totale). En 1897, le peintre Iouri Pen (1854-1937) créa dans un appartement de deux pièces un atelier et son école d'art juif. Au nombre de ses élèves, on compte El Lissitzky, Zadkine, Ilia Tchachnik, Abram Brazer et bien entendu Chagall.



Kazimir Malevitch Suprématisme 1915

C'est dans le prolongement du studio de Iouri Pen que Chagall, nommé « commissaire des beaux-arts pour le gouvernement de Vitebsk » par le commissaire du peuple à l'Instruction, Anatoli Lounatcharski, le 12 septembre 1918, fonda sa propre école avec comme projet l'éveil de Vitebsk à la culture et à la Révolution. Son ouverture officielle eut lieu le 28 janvier 1919.

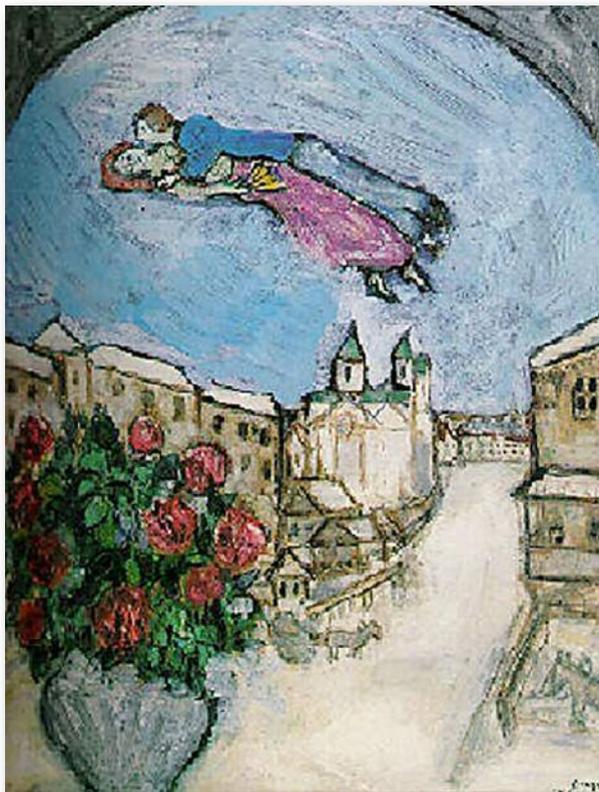
La maison où s'installa l'École populaire artistique, au 10 rue Boukharine (aujourd'hui 5, rue Pravdy), avait appartenu, avant la révolution, au directeur de la société des « Tramways de Vitebsk ». Professeurs et élèves y travaillaient à des commandes d'affiches, de slogans, de panneaux publicitaires ou révolutionnaires qui participaient à l'embellissement de la ville. Les fêtes du premier mai, les fêtes populaires pour l'anniversaire de la révolution d'octobre 1917, étaient autant d'occasions de faire descendre l'art dans la rue.

« Les rêves des enfants pauvres de la ville qui quelque part chez eux en barbouillant du papier dessin se sont initiés à la culture artistique, se sont réalisés, disait Chagall. Nous pouvons nous offrir le luxe de "jouer avec le feu", et dans les murs de notre école travailler librement dans toutes les directions, de la "gauche" jusqu'à la "droite" ».

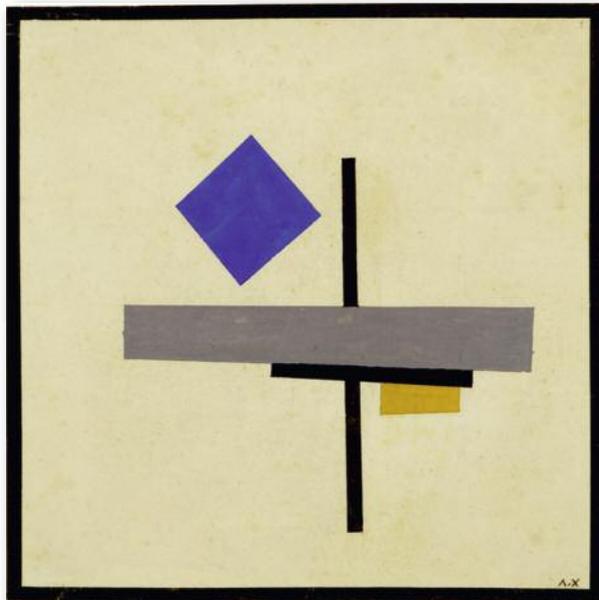


L'entrée de l'École populaire artistique en 1919

En 1919, Marc Chagall invita son ancien professeur Iouri Pen à diriger un atelier artistique populaire, puis Lazar Lissitzky (El Lissitzky) pour enseigner l'architecture et l'art graphique.



Marc Chagall Souvenirs de Vitebsk



El Lissitzky - Avant-garde russe

Celui-ci convainquit Kasimir Malevitch de venir à Vitebsk à la fin octobre 1919. Le parcours de Malevitch l'avait amené à l'abstraction pure, qu'il appela suprématisme. Son *Carré noir sur fond blanc* avait été exposé en 1915.

Cependant les conceptions, tant artistiques que pédagogiques, de Malevitch et de Chagall étaient divergentes, voire littéralement opposées. Malevitch, plusieurs de ses collègues et des étudiants, fondèrent un groupe qu'ils intitulèrent UNOVIS (« ceux qui affirment le nouvel art ») et qui, peu à peu, conquit la majorité des équipes d'artistes dont Lissinsky lui-même, pour le plus grand malheur de Chagall qui, en 1920, quitta l'École pour travailler au Théâtre d'État juif de Moscou, le GOSET, rue Malaïa Bronnaïa, qu'il décora et dont il réalisa les décors et costumes.



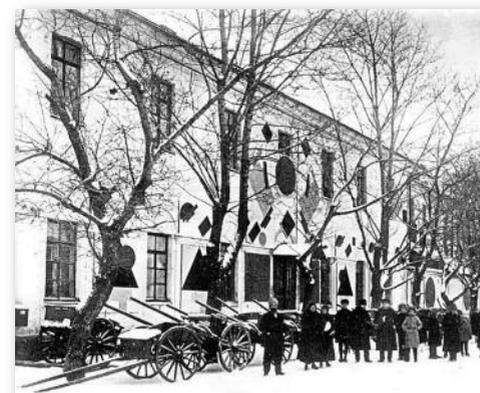
L'école populaire d'art de la rue Chagall, en cours de restauration

Vera Ermolaeva, directrice-adjointe, qui soutenait les conceptions de Kasimir Malevitch et fut l'une des initiatrices de l'UNOVIS, remplaça le maître. L'École prit le nom d'« École d'État d'enseignement artistique libre de Vitebsk ». L'UNOVIS réalisa des décors pour des événements publics, comme la « Conférence contre le chômage » en décembre 1919. Le processus d'enseignement libre à Vitebsk fut poursuivi jusqu'en 1922.

Chagall avait envisagé la création à Vitebsk non seulement d'une école, mais également d'un musée d'art contemporain. Anatoli Lounatcharski, y fut favorable et fit acheminer des œuvres d'artistes de l'époque. En 1919, une exposition y présenta des œuvres du réaliste Iouri Pen, du maître de l'abstrait Vassily Kandinsky, de la figuriste Olga Rozanova, du célèbre couple d'artistes Larionov-Gontcharova, de Chagall, Lissitzky et d'autres enseignants de l'école de Vitebsk.

Si ce n'est déjà fait, courez donc vite au Centre Pompidou ! ■

* Exposition *Chagall, Lissitzky, Malévitch L'avant-garde russe à Vitebsk (1918-1922)* du 28/03 au 16/07 de 11h à 21h (nocturne le jeudi jusqu'à 23h.)



Les décorateurs des casernes blanches



Maison-Musée Marc Chagall